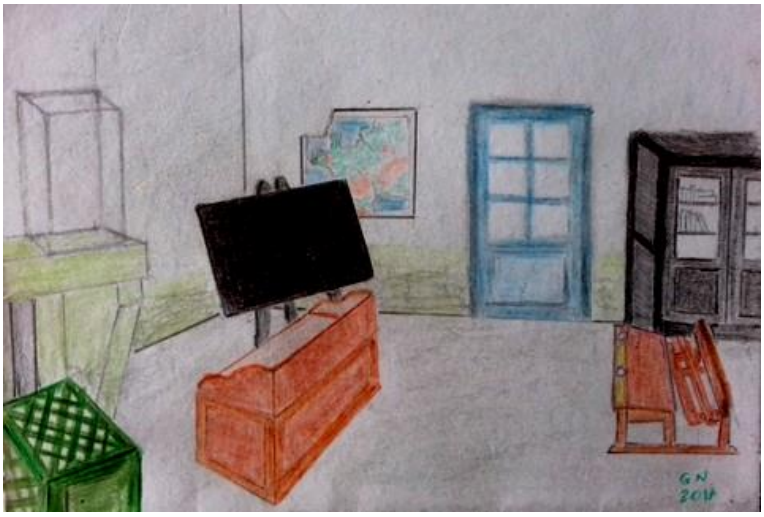
Chargé d’école à l’ile Bouchaud
1958-1959 et autres souvenirs

Témoignage de Gérard Neau



Avertissement
L’orthographe est conforme aux rectifications proposées par le Conseil supérieur français de la langue française, approuvées par l’Académie française (JO du 6 décembre 1990).

Le texte, les dessins et photos sont libres de droits.
Sauf indication contraire, dessins et photographies sont de l’auteur

RETOUR À PATIRAS

Le pied du phare de Patiras a été agencé pour un accueil bien pensé. Dans un écrin de verdure, un bâtiment moderne aux lignes sobres abrite une salle de restaurant destiné à une clientèle de croisière. À proximité un chapiteau protège les tables pour un repas champêtre dégusté au bout des doigts par les excursionnistes d’un jour que nous sommes. L’excellence des mets et des vins fait oublier l’absence de nappe et de couverts. Le menu fait une large place aux produits de saison et à ceux qui rappellent les cultures pratiquées sur les iles.

Dès l’arrivée, une savoureuse timbale de soupe froide en main, nous suivons les explications de Sarah sur la formation des iles de l’estuaire, leur évolution, l’endiguement pour les fixer au cours des derniers siècles, les cultures qui y ont été pratiquées ensemble ou qui s’y sont succédé, vignoble, artichauts, peupliers, maïs. Il fut un temps où, avant de remonter le fleuve, les navires mouillaient à Patiras et devaient attendre de recevoir l’accord des Jurats bordelais. Les marins malades devaient y rester en quarantaine.

Sarah sensibilise aux contraintes de la vie sur une ile, l’eau potable qu’il faut pomper donc économiser, les déchets qu’il faut évacuer donc réduire au maximum. Bonne initiation au tri écologique. Il nous est demandé de déposer ce qui peut bruler dans les caisses en carton, les restes alimentaires pour nourrir la volaille ou les poissons dans des récipients distincts. Des poulets vagabonds se chargent du ramassage des miettes.

Fauteuils, transats, dispersés sous les ombrages, s'offrent pour un repos avant l'ascension des 129 marches du phare hautes de 18 cm chacune. La lanterne rendue inutile par les moyens modernes de navigation éteinte à jamais a été déposée. La terrasse du phare est un belvédère qui offre une vue à 360° sur l'estuaire. Sarah répond aux questions sur ce que l'on peut voir dans le lointain et meuble d'anecdotes récoltées de-ci, de-là, ses propos sur les iles de la Gironde. À aucun moment je n'entends quelqu'un s'interroger sur l'imposante construction de la rive droite, juste en face. Pas une seule fois je n'ai entendu « centrale nucléaire ». Volonté de l'ignorer dans ce site où domine le désir de nous rapprocher de la nature ?

Les iles maintenant sans habitant sont cultivées par des ouvriers qui viennent y travailler la journée. Seule l'ile Margaux coincée entre l'ile Cazeau et Macau est habitée par la famille propriétaire. Certaines en partie, d'autres en totalité, sont rendues à la nature pour la sauvegarde de la faune et de la flore. Les accompagnateurs sont à la recherche d'anecdotes sur les conditions de vie des « ilouts » comme se nommaient elles-mêmes ces familles qui parfois changeaient d'ile, mais partaient rarement travailler « à terre ».

Déjà l'heure du retour. Alex à la barre longe la côte ouest de l'ile. Olivier signale l'importance de son érosion, preuve de l'instabilité des iles et de la nécessité de l'entretien constant des digues. À cette occasion nous rappelons que la pierre nécessaire était tirée d'une carrière voisine de la citadelle de Blaye. L'entreprise avait détruit le glacis nord qui lui avait été concédé et avait commencé à démolir sans autorisation l'enceinte fortifiée. En 1936, *L'illustration*, hebdomadaire de grande renommée, presque centenaire, publie un article de Paul Raboutet, journaliste blayais, qui alerte les autorités. Le ministre Jean Zay obtient son inscription aux Monuments historiques. La citadelle est sauvée.

L'exemple de l'érosion des iles, je le constate chaque fois que je reviens au pays natal, Bourg. Longtemps j'ai connu trois iles dans le panorama bourquais. Certes non endiguées, mais aptes au pâturage de bovins l'été. L'ile de Bourg face au village, je devrais écrire « ville » pour être fidèle à la fierté locale, que l'on prononçait « Bourc » en faisant sentir la consonne finale altérée, a disparu la première. L'ile de Croute plus en amont dans le creux d'une courbe de la Dordogne a résisté, mais a fini par se diluer. La troisième, en aval, l'ile d'Ambès se distingue de ses congénères. Elle se déplace. Alors qu'enfant j'apercevais sa pointe sud aujourd'hui l'ile entière a pris la place de l'ile de Bourg.

Le bec d'Ambès, nom de la pointe de jonction Garonne-Dordogne, a longtemps progressé vers le nord. La naissance de la Gironde lorsqu'elle était à hauteur de Bourg justifiait l'appellation « sur-Gironde ». Maintenant stabilisé 4 kilomètres plus loin il laisse Bourg-sur-Gironde baigné par la Dordogne. L'usage persiste. La commune de Bayon dont le confluent est situé sur son territoire en a profité dans les années 1980 pour devenir Bayon-sur-Gironde.

Pour évoquer la vie sur les iles au début du xxe siècle, Olivier cite *Le fleuve impassible*, où Pierre Siré donne un récit passionné des séjours en vacances chez ses grands-parents, régisseurs à l'ile Verte. Celle-ci a eu les honneurs de la littérature sous la plume de Pierre Benoit, de l'Académie française. L'écrivain fécond suite à une visite d'un après-midi sur l'ile publie *L'ile Verte* en 1932. Ses observations du cadre et de la faune sont les décors de son roman. Olivier dit douter de cette visite. Je peux la confirmer l'ayant entendu raconter par l'ancienne secrétaire de l'éditeur, propriétaire de l'ile, qui avait accompagné l'auteur ce jour-là. L'histoire située au milieu du xixe siècle n'a pas l'authenticité imagée du témoignage nostalgique de Pierre Siré.

Nous atteignons la pointe sud de Patiras. La marée basse laisse émerger la crête d'une digue établie au xixe siècle jusqu'à la pointe nord de Bouchaud. Le but était de favoriser le passage des eaux dans le chenal de grande navigation et de limiter le dépôt d'alluvions. Maintenir une profondeur suffisante est toujours le souci des autorités portuaires. Non seulement la profondeur, mais aussi son étroitesse oblige les navires à embarquer un pilote pour assister le commandant de bord. La connaissance des passes du fleuve régulièrement remise à jour permet d'éviter ses pièges, bancs de sable, courants, hauts-fonds. Assurer l'espace nécessaire au tirant d'eau des cargos et paquebots de croisières pour remonter à Bordeaux oblige à mettre en œuvre des moyens importants. Ce chenal est l'objet d'un entretien permanent par l'imposante drague que

nous avons croisée le matin. Elle aspire les sédiments et va les déposer sur un espace prévu hors des passes. Au moment de notre départ, nous la verrons enfoncée jusqu'à la ligne de flottaison se diriger vers son lieu de délestage.

Pendant que nous longeons cette digue de pierres, Olivier en profite pour me demander si j'ai entendu dire que l'on pouvait alors passer d'une ile à l'autre à pied. Oui, mais seulement lors de la découverte de fortes marées, et les ilouts que j'ai connus l'avaient eux-mêmes appris d'anciens. Personne ne m'a dit l'avoir fait ou vu faire. Dans la foulée, il me demande d'évoquer quelques souvenirs de l'année scolaire que j'ai passée à Bouchaud. Quand je lui remets le micro, il me montre deux arbres morts émergeant des frondaisons, fort différents de la végétation naturelle de l'ile. Nous supposons que ce sont des cèdres, vestiges du parc rasé pendant mon séjour. Cela me sera confirmé plus tard par Michel, ancien élève ilout.

L'aparté terminé Olivier reprend son exposé sur l'évolution des deux iles Bouchaud et sa jumelle Sans-Pain. L'élévation d'une digue en bordure de l'espace qui les sépare, l'abrite de forts courants. Marée après marée, le dépôt des particules en suspension qui donnent sa couleur au fleuve élève le niveau de la vase. Une végétation de roseaux se développe, c'est le vasard. Il reste inondable à marée haute puis seulement lors des grandes marées. En 1958 les relations entre les deux iles se font en bateau, rarement en été par le vasard. Il sera endigué à la fin des années 1960 pour être cultivé. Dès lors les deux iles n'en font qu'une sous le nom d'ile Nouvelle. Aujourd'hui propriété du Conservatoire du littoral elle est rendue à la nature. Seule l'ile Sans-Pain est ouverte à des visites organisées pour un tourisme maitrisé. Le village restauré pour la mémoire, le circuit aménagé pour la découverte de la faune et de la flore, reçoivent les visites organisées. L'ile Bouchaud aujourd'hui partiellement inondée à chaque marée, livrée à la faune, est interdite d'accès. Zone humide restituée par le Conservatoire du littoral elle accueille le passage ou à la nidification une centaine de variétés d'oiseaux.

Leur nom distinctif s'oublie, les « ilouts » les ont désertées. Les moyens actuels de navigation facilitent le transport du personnel et du matériel agricole, l'installation de pontons a sécurisé les déplacements. Ils permettent aux ouvriers qui travaillent sur certaines iles de l'estuaire de rentrer le soir sur la terre ferme.

Je suis l'exposé dont je connais l'essentiel d'une oreille distraite. La vision des pointes mortes de ces deux arbres me poursuit. Elle a déclenché une noria de souvenirs. Les cèdres majestueux dominent le parc planté d'arbres aux essences variées. Devenu superflu par l'absence de réceptions l'entretien trop onéreux laisse deviner les massifs abandonnés, les allées qui conduisent au perron du château. Maintenant inhabité il reste témoin du temps où la bourgeoisie bordelaise venait séjourner à la ferme en offrant un certain apparat aux invités. Les images défilent. Certaines, après 59 ans, ont perdu en netteté, d'autres ont la fraicheur d'hier.

LA NOMINATION

Ma mère, une enveloppe de papier bulle au bout des doigts :

— Gérard, tu as une lettre de l'académie…

Je l'attendais. La famille l'attendait. Enfin la réponse à ma demande d'un poste d'instituteur. Le départ pour la vie professionnelle.

« Monsieur Gérard Neau est nommé chargé d'école à l'ile Bouchaud, commune de Saint-Genès-de-Blaye, à compter du 1er octobre 1958. »

Ce n'est pas une surprise. Par priorité les écoles situées sur l'archipel qui s'étire au long de l'estuaire sont pourvues d'instituteurs issus du milieu rural proche. Avant moi plusieurs anciens du collège de Blaye, on ne parlait pas de lycée, ont débuté sur l'une ou l'autre des iles. Patiras, Bouchaud, Sans-Pain, Verte, du Nord, Cazeau, chacune territoire d'une commune de la rive droite. Patiras et Cazeau ont cependant un accès plus facile depuis la rive gauche. Six postes au milieu des flots n'attirent pas les enseignants titulaires, ils sont dévolus aux débutants. Je découvrirai que faute d'élèves l'école de Sans-Pain a été fermée peu d'années auparavant. La lettre de nomination précise : « Vous voudrez bien vous présenter au maire de cette commune qui procédera à votre installation. »

1er octobre, jour institutionnel de rentrée scolaire depuis l'instauration des congés payés par le Front populaire en 1936. Il n'y a pas de temps à perdre, nous sommes le 30 septembre. Je me rends à Saint-Genès. La directrice de l'école, Solange Gacis, originaire elle aussi de Bourg-sur-Gironde, est une connaissance familiale. Également secrétaire de mairie comme souvent dans les petites communes, les formalités administratives sont expédiées, la signature du maire obtenue. J'apprends l'indépendance de l'école de Bouchaud et son fonctionnement spécifique à l'insularité. Par contrat le propriétaire met le bâtiment à disposition, la mairie fournit le mobilier scolaire et celui du logement de fonction pour éviter de continuels déménagements, l'académie nomme et rétribue le personnel enseignant.

Reçu en ami et nouveau collègue, Solange Gacis me dit son regret de n'avoir pas su ma candidature. Elle aurait essayé de me faire nommer à Saint-Genès où le décès de son mari au printemps précédent laissait le poste vacant. Ce n'est que partie remise, je l'occuperai l'année suivante et pendant 25 ans. J'aurai quitté Bouchaud, mais je continuerai d'avoir des échos de l'ile. Avant de me laisser partir elle m'indique les rudiments nécessaires à l'exercice de ce métier que j'aborde et m'invite à profiter de ma liberté du samedi pour venir à Saint-Genès chercher une solution aux difficultés que je vais rencontrer. L'essor démographique a créé un manque d'instituteurs. Pour pallier l'académie a recours à un recrutement hors école normale. La formation pédagogique se fera sur le tas au cours de l'année. Je rejoindrai mon poste armé de conseils glanés autour d'enseignants de mes connaissances et surtout de la volonté de bien faire. Rejoindre le poste, c'est rejoindre l'ile. Ce n'est pas une ile au bout du monde où les gens seraient tout nus comme s'interrogeait une fillette quand Jean Romain et Yves Castex, retraités, racontaient dans les écoles bordelaises la vie insulaire au milieu de la Gironde.

L'ile en totalité est une propriété privée, elle n'est desservie par aucun moyen de transport en commun. Au téléphone le régisseur de l'exploitation agricole me donne la marche à suivre :

« Soyez à 11 heures au Bar de la Marine près du chenal à Blaye, le marin passera vous chercher. » Je situe ce petit café à la devanture rouge. L'après-midi est employé aux préparatifs des valises. Dans le logement mis à disposition, je dois trouver une table, deux ou trois chaises, un sommier, un matelas. Personne n'a pu me dire dans quel état ils sont. On verra sur place. Mon père qui par le passé pour son travail ou la pratique de la chasse au canard a mis le pied sur ces terres que je ne connais que de la rive ferme me prodigue toutes sortes d'informations. Du placard où il range son équipement de chasse, il sort sa paire de bottes : « Tu en auras besoin après ce qui est tombé ces derniers jours. » Je veux bien le croire. Le début d'automne a été particulièrement pluvieux. Je suis familiarisé avec la vie à la campagne. Je sais la nature grasse et collante des terres d'alluvions. Mais un instituteur bottes aux pieds ça me parait peu compatible avec l'idée que je me fais de la fonction. Emportons les bottes. Je ne vais pas le contrarier. Il éprouve une certaine fierté de ma nomination. Je ne peux lui avouer le souvenir de nos ricanements d'adolescents quand nous avions vu dans la cour du collège un instituteur bottes aux pieds faire passer les épreuves sportives du Certificat d'études. De son côté ma mère s'active fébrilement. Elle ne laisse pas percer sa satisfaction derrière son inquiétude de ne rien oublier de ce qui me sera nécessaire. Est-ce un grand ou un petit lit, faut-il des grands ou petits draps ? Va pour des grands, qui peut le plus, peut le moins. Je ne pars pas pour plusieurs mois. Nous sommes mardi je reviens samedi.

L'ARRIVÉE

Le lendemain matin mon père estime qu'avec mes deux valises et ma paire de bottes je vais être trop encombré pour aller prendre le car. Il propose de m'accompagner en voiture à Blaye. Il n'est pas encore 11 heures quand il me dépose au bar indiqué. La patronne de ce rendez-vous habituel des « ilouts » invite à m'assoir pour attendre le marin et repart sans s'attarder à sa cuisine. Peu de temps après arrive un gars de mon âge, costumé, cravaté, souliers noirs cirés, bagage léger à la main. Jean Retuerto, Bordelais pure souche, est nommé à l'ile Verte. Il marque une surprise devant mon barda et ma paire de bottes. Il ne connait rien des iles de l'estuaire. Je crois qu'il a découvert leur existence avec sa nomination. Alors que je me sens un peu péquenot, il n'est pas plus à l'aise en citadin. Il s'interroge sur sa tenue. La maitresse du lieu le rassure, la « rue » de l'ile Verte est plus propre qu'à Bouchaud où il n'y a pas de rue. Mon père a peut-être eu raison de me passer les bottes.

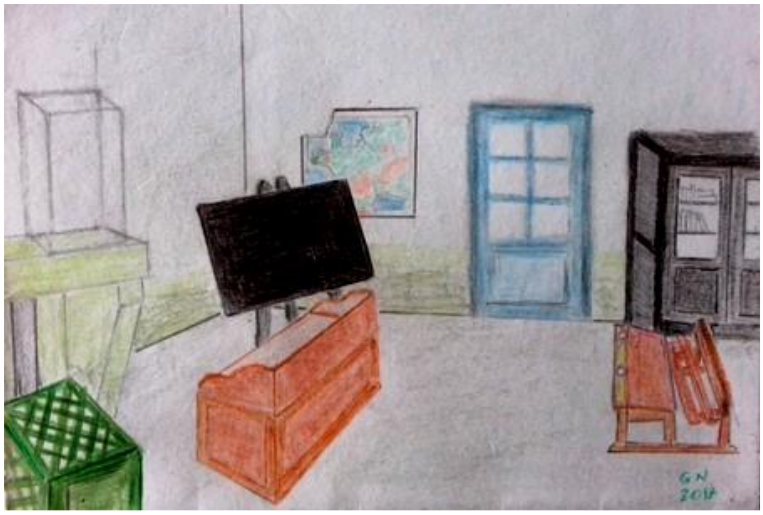
Ses achats terminés le marin de l'ile Verte emmène Jean à la découverte d'un nouveau monde. J'attends toujours mon passeur. Quelques habitués viennent prendre un verre au comptoir, ils m'adressent un mot d'encouragement. Il est tout près de midi quand enfin, essoufflé, arrive « mon » marin, Marcel Chauvet. Un bonjour à la cantonade. Sans perdre de temps, il saisit l'une de mes valises et m'entraine d'un pas vif vers le chenal où le bateau est amarré. Chemin faisant il me dit qu'il a été retardé dans ses commissions, qu'à l'ile on l'attend pour manger. De plus, il dispose du canot plus petit, plus lent que le bateau habituel en réfection. Arrivé au quai devant l'embarcation je comprends le pourquoi du préambule. Il va falloir trouver de la place pour mes valises, mes bottes et moi.

L'homme vêtu d'un bleu de travail qui semblait surveiller le bateau est un mécanicien blayais, M. Moulinier, appelé pour réparer un tracteur. Les caisses à outils, pièces de rechange, jusqu'à sa brouette déjà à bord occupent beaucoup d'espace. Les cabas, sacs à provisions, une dizaine de pains enfournés dans un sac à farine et autres cartons contenant le ravitaillement nécessaire à 25 personnes pendant au moins deux jours sont resserrés afin de caser mes bagages. Je trouve où loger mes pieds à l'arrière. Aucun de nous n'a la possibilité de s'assoir. Moteur en marche, le marin au gouvernail, le mécanicien habitué aux dépannages sur l'ile, promu matelot largue l'amarre et prend place dans l'espace qu'il s'est ménagé à l'avant par précaution. Cap au Nord, en avant toute pour une petite demi-heure de croisière sur les eaux ocres de la Gironde.

Marée descendante et absence de vent avantagent notre navigation. En vue de l'estacade, le *peyrat*, M. Moulinier tel une vigie annonce que nous sommes attendus. Deux hommes et un tracteur sont sur la digue, il n'aura pas à pousser sa brouette lourdement chargée depuis la rive jusqu'à la ferme au centre de l'ile. L'accostage terminé, pendant le déchargement de l'outillage, le marin me conseille d'enfiler les bottes parce que, me dit-il, elles vont m'être plus utiles aux pieds qu'à la main. Le premier pied sorti du bateau se pose sur le dépôt limoneux abandonné par le reflux. « Attention, ça glisse ! » Le pire est à venir au sommet de la digue où aboutit l'estacade, là où stationne le tracteur. Pour franchir les quelques mètres détrempés par la haute mer, alors oui, les bottes sont utiles. Merci pour le conseil M. Chauvet. Mon père avait raison !

Plus tard dans l'hiver, bien qu'informé de sa possibilité je connaitrai une petite mésaventure qui en a surpris plus d'un. Alors que je traverse avec précaution cet espace fangeux, je sens une de mes bottes fixée par un effet de ventouse dans la vase bourbeuse. Mon pied remonte le long de la tige. Je me retrouve tel un flamant rose sur une jambe, le pied déchaussé battant l'air. Rechercher la conservation de l'équilibre, retrouver l'ouverture de la tige développent l'angoisse de l'échec. L'idée d'une chaussette et d'un bas de pantalon couverts de boue visqueuse à l'odeur fadasse incite à réussir. La chaussette peut s'enlever, mais le pantalon ? Il me faut prendre un car pour rentrer à la maison. Je réussis à reloger mon pied à la place qu'il n'aurait pas dû quitter. Je me réjouis quand la botte se décolle enfin accompagnée d'un « chlap » libérateur. Le tracteur n'est pas attelé à une remorque, mais à un traineau, une *traine* en langage ilout. C'est ma première découverte de la vie que je vais partager. Après transbordement de l'outillage, des victuailles, des valises, nous sommes invités à monter et à bien nous tenir aux potelets destinés à retenir la cargaison en l'absence de ridelles. La vitesse maitrisée du tracteur permet à la *traine* de glisser sur la terre humide et grasse sans trop de cahots. Le moyen de transport est bien adapté au terrain. Pourtant lors d'un changement de direction le mécanicien distrait par son bavardage est débarqué sous nos rires. Le sol à cet endroit est ferme, en trois ou quatre pas rapides il peut reprendre sa place. Le crissement des patins métalliques augmente sur les sols empierrés à l'approche des bâtiments que nous contournons. Nous pénétrons dans la vaste cour de la ferme. Nous passons devant la chapelle en bois. Nous nous arrêtons au plus près des habitations. Le marin attribue aux familles qui se sont approchées ce qui a été commandé. M. Bandiera, le régisseur, nous entraine à sa table, le mécanicien et moi. Je fais connaissance de son épouse et de leur fils Francis qui sera l'un de mes élèves.

L'ÉCOLE



Après le repas, le régisseur me remet la clé et m'accompagne à la découverte des locaux scolaires. Ils occupent le premier des logements qui composent un long bâtiment. Le reste est inoccupé. Ces hébergements d'ouvriers agricoles comme d'autres disposés autour de l'espace central de

l'exploitation étaient tous habités au moment de l'activité viticole qui demandait beaucoup de main d'œuvre. Une estimation du Conservatoire de l'estuaire situe entre 60 et 80 le maximum de population accueilli à Bouchaud. Aujourd'hui je suis le 26e habitant.

La salle de classe est au rez-de-chaussée. On y entre façade ouest par une porte pleine à deux battants, une fenêtre avec contrevents est sur la gauche. Côté opposé une large porte vitrée donne accès à la cour de récréation. Elle occupe l'ancien jardin potager attribué auparavant à l'occupant du logis. Au milieu du pan de mur de gauche subsiste le manteau de pierre d'une cheminée devant lequel se trouve un mirus, petit poêle à bois rectangulaire émaillé vert. Sur le côté le bureau du maitre. Dans les deux angles de la pièce un tableau noir. Au mur une carte de France, écornée. À droite de la porte vitrée une bibliothèque. La moitié de la classe est occupée par les pupitres des élèves, à l'ancienne. Tout en bois, plan de travail incliné, siège à deux places attenant, encriers en porcelaine. L'encre violette et la plume Sergent-Major ignorent encore l'arrivée de la pointe Bic. Avec ses accessoires le crayon d'ardoise, l'éponge ou le chiffon pour effacer, l'ardoise dans son cadre de bois alourdit le cartable.

Surplombant la rangée de bureaux du fond, le long du mur un escalier en bois. Les trois ou quatre marches du bas sont déstabilisées par les affronts d'inondations sans créer une impression d'insécurité. Il conduit aux deux pièces de l'étage. La première à usage de cuisine, je ne sais s'il y avait quelque ustensile. Je l'ignorerai, ne ferai que la traverser le temps de mon séjour pour me rendre à la chambre. Le mobilier composé d'un sommier et matelas, une table de toilette, un petit meuble de rangement, deux chaises et une table-bureau est en bon état. La literie en particulier.

Après la prise de possession de l'espace qui m'est dévolu, je vais me présenter aux familles et préciser que la rentrée se fera le lendemain matin, neuf heures. Un bonjour rapide au couple de vachers en âge d'être grands-parents et je fais connaissance des mamans, des enfants. Ceux-ci n'ont pas l'air impressionnés, ils sont habitués au changement de maitre. Chaque année amène un nouveau. Les maris sont au travail, mais je les ai rencontrés sur le bateau ou sur le tracteur et la *traine*. L'un d'entre eux est le beau-frère des deux autres. Ces trois familles sont composées d'ilouts et iloutes. Si tous ne sont pas originaires de Bouchaud, leurs parents ou grands-parents migraient d'une ile à une autre. Les vachers, ainsi que la famille du régisseur, sont sur l'ile depuis quelques années quand les terres ont été consacrées à l'élevage après l'encouragement financé à l'arrachage des vignes productrices de vins de moindre qualité.

Mme Bandiera m'avait dit à la fin du repas ne pas souhaiter m'assurer la pension au delà de la semaine et conseillé de voir avec les autres mamans la possibilité de me prendre en charge. Le tour des familles terminé je reviens lui faire part de mes impressions. Elles ne peuvent rivaliser avec ce que j'ai ressenti en entrant chez elle. Mme Bandiera, le visage éclairé d'un joli sourire, maitresse dans sa cuisine, priait avec une aimable fermeté tout entrant d'abandonner bottes, sabots, chaussures boueuses sur la toile de sac disposée à droite de l'entrée. Le carrelage du sol de cette grande salle à manger-cuisine, un damier noir et blanc est impeccable. À ma demande de revoir sa décision, elle répond « On verra ça la semaine prochaine ». Je pars rassuré poursuivre mon installation.

Les fenêtres de la chambre que j'avais ouvertes laissent entrer le soleil d'automne sur son couchant. L'odeur de la pièce s'est modifiée. Je vide mes valises, fais mon lit, prépare la table de toilette. Je descends remplir le broc au robinet près de la porte d'entrée de la classe. Le puits artésien l'alimente sans le secours d'une pompe, l'eau coule lentement sans pression. Elle dégage une légère émanation désagréable qui disparait à l'aération. La chambre préparée il est temps de passer à la salle de classe. Elle a profité de la ventilation. Les mamans avaient épousseté les bureaux, nettoyé le sol cimenté. Malgré le récurage effectué après l'inondation de l'hiver précédent la peinture vert d'eau du soubassement des murs en pierre conserve des marques indélébiles. Le gris bleuté de la partie haute n'a pas souffert.

Des traces matérielles plus significatives de la montée des eaux, je vais en trouver sans tarder. Une maman m'a annoncé l'entrée à l'école de sa fille de 5 ans. Je recherche le registre matricule dont l'importance m'a été signalée. Premières tâches administratives à exécuter que des anciens m'ont recommandées : inscrire ma nomination et les nouveaux entrants. Mémoire de la succession

d'enseignants et d'élèves qui ont fréquenté l'école depuis sa création, il n'est pas sous l'abattant de l'antique bureau de maitre à qui il ne manque que l'estrade pour restituer l'image des temps où l'instituteur coiffait calotte noire et dirigeait baguette en main. Il ne peut être que dans la bibliothèque, meuble classique teinté d'un noir d'ébène. La partie vitrée laisse apparaitre sur les étagères quelques manuels scolaires et livres de lecture. Ils ont déjà beaucoup servi. À l'ouverture des portes, l'effacement des panneaux du bas découvre la surprise. Les preuves indubitables de l'inondation sont là. Si tout l'extérieur a été nettoyé, l'intérieur a perdu sa couleur de jais pour l'ocre jaunâtre des alluvions fluviales. Le fond de la bibliothèque et ce qu'il contient restent sous une couche de vase sèche d'un millimètre d'épaisseur.

Le registre est là recouvert d'une croute friable dont je sais que brisée elle retrouvera la texture du talc. Avant de le poser sur mon bureau, avec mille précautions pour ne pas empoussiérer la classe, je l'emporte dans un coin de la cour, le débarrasse de sa gangue de limon sec et l'époussette soigneusement. Les écritures n'ont pas trop souffert, elles restent lisibles. Je retire les manuels qui seront nécessaires en priorité et referme les portes pour laisser le dépôt boueux hors la vue. Je sais le nettoyage que j'aurai à poursuivre. L'inondation s'était produite au cœur de l'hiver, comment mon prédécesseur a-t-il pu accepter de terminer l'année sans mettre la main dans ce fond de bibliothèque ?

2 OCTOBRE, C'EST LA RENTRÉE !

9 heures moins le quart, je suis sur le pas de la porte à l'accueil. Après le petit déjeuner Mme Bandiera m'a confié son fils, mais le reste de la petite troupe arrive chaperonné par les mamans. L'une d'elles pour la solennité de l'évènement a mis une tenue choisie, avec maquillage et rouge à lèvres. Plus tard des mauvaises langues me diront que c'était pour l'instituteur !

Je n'ai pas le trac tel un comédien avant d'entrer en scène, mais pour la première fois je suis seul en responsabilité. Mon enthousiasme dissimule une forme d'inquiétude. Cette première matinée est employée à évaluer mes huit élèves. Pour quatre d'entre eux, c'est facile. Section enfantine, la fillette de 5 ans, la seule dont le prénom m'échappe. Cours préparatoire, les deux garçons de 6 ans, Alain et Francis. Cours élémentaire 1e année, Joëlle, 7 ans. Pour les quatre derniers, il faudra adapter les exercices aux capacités de chacun. Ils évoluent à des niveaux variables, moyens en calcul, à améliorer en français dans leur année de scolarité. Cours élémentaire 2e année, Colette, 8 ans. Cours moyen 1e année, Françoise, 9 ans. Cours moyen 2e année, Franck, 10 ans. Fin d'études 1e année, Michel 12 ans. 8 élèves, 7 niveaux. L'inspecteur M. Felon, consulté en fin de semaine à Blaye où il habite, me recommande d'insister sur la lecture, quelle que soit la matière abordée.[1]

Chargé d'école, dit la nomination. C'est le titre donné à l'instituteur de classe unique. Seul, il ne saurait être directeur. Les écritures administratives ne sont pas très lourdes en comparaison de la charge pédagogique. Avec 8 élèves je n'ai pas à me plaindre. Un lointain prédécesseur, au moment du vignoble, en a compté une trentaine, dont certains immigrés, Italiens, Espagnols… Je ne sais comment tout ce petit monde trouvait place dans cette salle de classe aux dimensions modestes.

Avant de commencer à enseigner, je découvre ce rôle d'autorité que les parents reconnaissaient alors à l'instituteur. Dès le premier jour, ils me demandent d'intervenir pour faire cesser le vagabondage d'un taureau qui pourrait être un danger pour les enfants. Certes, mais je comprendrai après quelques explications. Un éleveur extérieur loue chaque été le vasard du nord de l'ile pour y faire paitre des bovins. Je connais cet usage pour avoir vu, enfant, embarquer sur

[1] L'inspecteur qui n'avait pas le pied marin s'est montré, dans son livre de souvenirs, sévère et injuste envers les écoles des iles et les ilouts. L'*Estuarien*, par la plume d'Yves Castex, avait publié une mise au point.

une gabare ces bêtes beuglant une sangle sous le ventre, pattes pendantes soulevées par un palan. Les gabares, bateaux ventrus dont la forme de la coque leur permettait de se poser sur la vase à marée basse, assuraient la liaison entre les petits ports fluviaux et les navires de haute mer. Le rail, la route ont eu raison d'elles. Pour les transports par voie d'eau elles sont remplacées par des radeaux, plus tard des barges pour des manutentions plus faciles. Le bétail est amené après les fortes marées de printemps et voit son retour avant celles d'automne.

Dans le troupeau de bétail estivant, un taurillon a quitté le vasard, franchi la digue pour voir s'il était possible de conter fleurette aux taures dans les prairies de la propriété. Comme les laitières sont à l'étable, il en a profité pour visiter le quartier. Je ne voyais pas ce que l'académie pourrait faire quand le marin dans la conversation laisse échapper le nom de l'éleveur. Je le saisis au vol. C'est un ami très proche de mes parents. Nul besoin d'alerter les autorités. Je commence une lettre en forme très administrative que je termine en embrassant la famille. À la fin de la semaine, le taureau était parti. Je ne l'ai jamais vu.

Plus tard j'ai dû répondre à une enquête de l'inspection académique qui cherchait à fermer des classes peu fréquentées et nommer les enseignants sur des postes nouvellement créés surtout dans l'agglomération bordelaise en pleine expansion. Les services, de leur lointain bureau, envisageaient de scolariser les enfants à Blaye. Certes cela leur aurait été profitable, c'était méconnaitre les conditions d'accès à l'ile. J'ai réuni tous les arguments s'opposant à cette idée. En l'absence de ponton les difficultés et les dangers des embarquements et débarquements dans le noir l'hiver. La durée variable de la traversée obligerait à un départ trop matinal. Les conditions météo seraient cause d'absentéisme. Le marin contraint à des horaires rigides perdrait une grande partie de sa disponibilité au service de la propriété. Quant à placer les enfants en pension, les familles n'accepteront pas de se séparer d'eux dès 5 ans. Les raisons ont été suffisantes, l'école sera maintenue pendant une douzaine d'années jusqu'au changement de culture qui ne justifie plus de maintenir du personnel sur place.

Nommer un débutant dans une classe unique, qui plus est sans formation préalable, est une incohérence que l'administration académique n'a pu que très rarement éviter. Y a-t-il eu un seul volontaire pour aller enseigner sur les iles ? Rares ont été ceux ou celles qui ont persisté quelques années. La pratique d'une telle classe implique une maitrise pédagogique. Donner une occupation à tous, doser le temps de l'écrit des uns, en disposer pour l'oral des autres, sans cesse passer d'un niveau à un autre. C'est une gymnastique qui s'acquiert. Les élèves les plus âgés des classes uniques sont très autonomes et conseillent volontiers leurs jeunes camarades. Une aide bienvenue, appréciée. Un stage de formation pédagogique de quinze jours était prévu dans le courant de l'année. Dans l'impossibilité d'être remplacé pendant cette période, je n'ai pas été convoqué. Il n'y a pas encore de conseiller pédagogique. Seul l'inspecteur est à même de guider les débutants. Le mien a le mal de mer, il préfère m'ouvrir sa porte plutôt qu'affronter les flots.

Pendant que j'interroge à tour de rôle et fais lire un passage pour situer le niveau de chacun, je demande aux autres de dessiner selon leur imagination. Ils me présentent plusieurs versions du Fordson bleu ou du Massey-Ferguson gris, les tracteurs de la ferme, plus quelques bateaux et poissons. Même les filles ont dessiné des tracteurs. Par « copiage » ou sous l'influence des garçons leurs ainés, je suppose. Comme je demande, avec d'autres mots, un peu d'originalité, j'obtiens une galerie de « chenillard » ! J'identifie, mais je fais parler. Les moyens mis en œuvre pour la réfection de la digue rompue par l'inondation, effectuée pendant l'été, ont impressionné les enfants. Le bulldozer amené par une barge leur a fait découvrir la locomotion sur chenilles. Le suffixe « ard » n'a pas pour eux de sens péjoratif, il est familier. Le vasard, le fagnard, l'ile non endiguée qui longe la côte ouest de Bouchaud, sont du vocabulaire courant. Au contraire ils sont admiratifs en évoquant l'énormité de la machine et l'impression de puissance qu'elle dégage lorsqu'elle déplace terres et pierres. Sur place les occasions de développer l'imaginaire sont assez limitées.

Le samedi est jour d'un important marché à Blaye. Mamans, parfois papas, s'y rendent, mais n'emmènent que les plus grands enfants si nécessaire pour achats de vêtements, chaussures.

Bref les sorties sont exceptionnelles. Au cœur de l'ile, l'horizon se limite à la digue côtière. On s'y trouve dans une cuvette, on ne voit pas la rivière, car on ne parle pas de fleuve ou d'estuaire. La télévision fait ses tout premiers pas, il n'y a qu'une chaine en noir et blanc. L'achat d'un poste est inaccessible à une bourse d'ouvrier agricole dont le salaire très bas ne sera aligné sur l'industrie que 10 ans plus tard, en 1968. J'essaierai de différentes manières d'aller à la découverte d'un monde extérieur à leur univers clos. J'ai acheté un magnétophone d'occasion. J'enregistre une séance de lecture à leur insu. La surprise crée la motivation. Les enfants découvrent qu'ils ont bafouillé, ils veulent recommencer. La récitation de poésies, le chant prennent de l'intérêt. Nous écoutons des extraits musicaux. La radio diffuse à foison *Ma petite est comme l'eau* de Guy Béart, chanteur en vogue du moment, les enfants veulent l'enregistrer. Ça nasille un peu, mais ils sont contents.

Les beaux jours revenus, l'après-midi, nous multiplions les classes en pleine nature. Nous emportons livres et nécessaire pour écrire ou dessiner. Installés sur une digue à l'ombre d'un aulne nous lisons, écoutons, observons, cueillons. Au bord d'un fossé, nous pêchons une grenouille. Pour mieux l'observer, nous la plaçons dans un bocal profond de 60 cm, mais c'est une championne de saut en hauteur. Nous la rendons vite à son milieu naturel plutôt que la rechercher dans un coin de la classe. Nous n'avons pas plus de réussite en la remplaçant par l'iris des marais aux fleurs jaunes. Avec le rhizome nous prenons soin de prélever la terre et l'eau dans lesquelles il s'est développé. Le lendemain il est dans le bocal. Fané.

Ces jours-là l'horaire est élastique. Il n'y a pas d'heure de sortie puisque nous sommes sortis ! Les parents me font confiance. Je n'ai pas connu les difficultés rencontrées par Jean Romain qu'il relate dans son livre *Mon ile vierge*. Ni celles antérieures dont j'ai eu l'écho par la directrice de Saint-Genès-de-Blaye. L'exploitation viticole d'alors exigeait une main-d'œuvre importante qui comprenait de jeunes hommes célibataires. Dès leur création les écoles des iles ont été attribuées à des institutrices. Dans l'air du temps, les garçons n'étaient pas supposés capables de cuisiner et tenir le logement de fonction. Certaines dans l'après-guerre ont eu à se plaindre d'une forme d'insécurité. Pour y remédier, l'inspecteur d'académie a décidé de réserver ces postes à des garçons. Qu'importe leur talent culinaire, les mentalités sont en évolution. Est-ce par réaction qu'ils sont au début mal accueillis ? Pour l'un d'eux, à la fin des années 1940, c'est différent, l'intérêt qu'il portait à une iloute lui avait valu un œil au beurre noir. Avec le changement de culture, la population a diminué. Dix ans plus tard, elle est réduite à quatre familles avec enfants. Les sujets de discordes, rivalités n'ont plus lieu d'être. Dès notre première rencontre, je ne ressens aucune prévention, au contraire ils me donnent l'impression d'être bienvenu. Est-ce parce que je les débarrasse de leur progéniture pendant quelques heures ?

L'insularité implique un emploi du temps aménagé. En l'absence de moyen public de communication, l'accès à l'ile est à la charge exclusive du propriétaire. Lundi matin, les commissions dont est chargé le marin pour le ravitaillement ne permettent pas de rejoindre l'ile avant midi. La classe débute à 14h00. La semaine scolaire du moment compte cinq jours complets, jeudi libre, samedi travaillé. Lundi matin est remplacé par une demi-heure supplémentaire chaque jour. Samedi pour éviter un second voyage en fin de journée, surtout l'hiver où il se ferait dans la nuit, l'instituteur embarque au départ pour le marché de Blaye. En échange jeudi il y a classe. Finalement une semaine concentrée suivie d'un long weekend.

Je ne crois pas que les enfants souffraient d'un surmenage dont on parle tant maintenant. Il est vrai qu'ils ne connaissaient pas la fatigue générée par les écrans numériques et que le silence de l'ile leur assurait un sommeil réparateur ! L'enseignant trouve dans cette longue coupure une compensation à son isolement. C'est l'intérêt retenu par ceux qui y sont restés quelques années, à moins que ce ne soit la chasse ou le mariage pour deux institutrices de Patiras. Le samedi libéré m'a permis parfois d'aller rendre visite à des collègues dans leur classe et d'y glaner d'utiles conseils.

LE VILLAGE

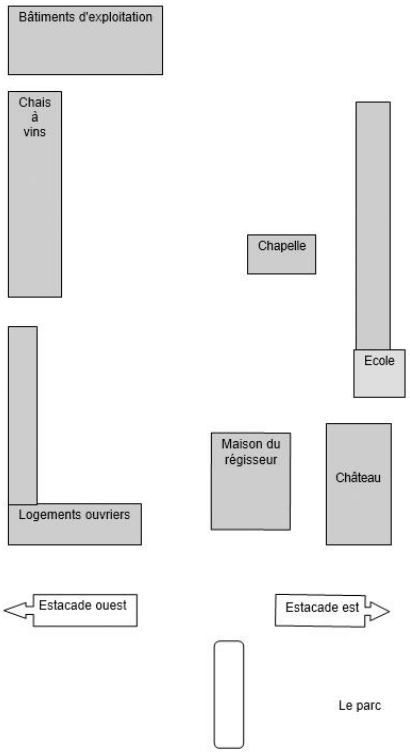
De l'estacade une longue allée surélevée pour rester au-dessus des hautes eaux rejoint le village au milieu de l'ile. De chaque côté pour fixer et retenir les terres un alignement de platanes lui donne un air d'avenue. Les fossés pour assainir les champs qui la bordent sont le domaine des roseaux et massettes, des iris d'eau, des grenouilles. En octobre des oiseaux ont abandonné des nids joliment bâtis reliant entre eux les pointes de roseaux à la souplesse reconnue. Des fauvettes m'a-t-on dit. À la sortie du tunnel de verdure le château, appellation commune de la grande maison bourgeoise en pierre de taille, couverte d'ardoise. Familière des grandes propriétés viticoles du Bordelais, cette bâtisse d'apparat était le plus souvent pour les propriétaires un lieu de séjour estival ou de réceptions. Lors de la généralisation de la vente du vin en bouteille, une représentation ornait l'étiquette accompagnant le nom du vignoble précédé de « château ». De modestes viticulteurs qui produisaient un bon vin ont obtenu de vendre leur récolte sous cette appellation. J'en ai connu un à ses débuts d'exploitant dont l'habitation sans être une masure était loin de l'idée que l'on a d'un château. Le nom du lieudit de l'une de ses parcelles et la qualité de son travail lui ont apporté la réussite. *Le château La Combe aux Fées* lui a permis de rénover sa maison.

Celui de Bouchaud est inhabité, mais entretenu à minima. Les ouvriers qui viendront en renfort au moment de la plantation des arbres y seront logés. Le rez-de-chaussée était certainement dévolu aux communs, je n'ai pas eu l'occasion d'y entrer. Le premier étage hébergeait le séjour des propriétaires et de leurs invités. On y accédait par un large perron. Les chambres ont conservé leurs tapisseries d'un autre temps, fanées. Certains soirs après le repas, chassés par Mme Bandiera qui voulait nettoyer le carrelage de la salle à manger, nous y avons prolongé quelques veillées d'hiver avec des parties de cartes. Le toit mansardé abrite des pièces inutilisées. La façade plein sud ouvre ses fenêtres sur un parc où l'entretien se limite à empêcher l'envahissement par les ronces et herbes indésirables. Il faut garder accès au puits artésien, puits foré où l'eau remonte à la surface sous l'effet de la pression naturelle de la nappe souterraine.

Dans une pièce à l'arrière du château se trouve encore une vingtaine, peut-être plus, de grands bocaux en verre épais en forme de parallélépipède, vides. Des paires de fils courent sur les murs, séparés par des isolateurs en porcelaine blanche. Ils aboutissent à des appareils de mesure désuets aux cadrans couverts de poussière, des commutateurs d'un autre temps. Les araignées ont envahi ce domaine abandonné. Avant l'électrification de l'ensemble des iles en 1950, Bouchaud produisait son électricité au moyen d'une éolienne du type que l'on peut voir dans les westerns ou d'un moteur à essence. Les bacs en verre remplis d'acide dans lequel plongeaient des plaques métalliques servaient d'accus. Le château était éclairé, le reste des habitations l'était-il ? Je ne l'ai pas su.

L'ensemble des bâtiments encadre une vaste cour rectangulaire dont le château constitue l'angle sud-est. Séparée, mais proche, la maison du régisseur surmontée d'un fronton lui fait suite face au sud. Beaucoup plus espacée sur le même alignement une série de trois ou quatre logements occupés par les familles d'ouvriers. Un bâtiment d'habitations inoccupées où se trouve l'école borde le côté levant de la cour de la ferme. En face, des constructions distinctes sont désertées. Une pour logements, l'autre pour chais de vinification. La partie nord est fermée par les bâtisses propres à l'exploitation, étable, hangars, garage.

Au milieu de la cour, la chapelle en bois rapprochée du bâtiment. Je ne l'ai vue ouverte qu'une seule fois lors d'un nettoyage. L'extérieur n'est pas vétuste. Légèrement surélevée elle ne semble pas avoir souffert de l'inondation. Elle a conservé ses petits vitraux dont l'un porte le nom de la donatrice Mme Damoy, d'une famille bordelaise dans le négoce du vin qui fut propriétaire de l'ile. Mme Gacis m'a dit avoir été invitée avec sa famille pour une messe de minuit, la guerre de 1939-1945 terminée, mais n'avoir pu s'y rendre à cause du mauvais temps.



L'estacade ouest n'est plus en service. Cependant lors de mon séjour les arbres abattus y ont été embarqués. Elle était très utilisée, m'a-t-on dit, pour l'expédition du vin lorsqu'il était la principale production de la propriété. Quelques vestiges du chemin de fer qui facilitait le transport des barriques subsistent. Je m'y rends parfois le soir pour profiter du spectacle somptueux des couchers de soleil. Les feux du ciel moirent l'ocre des eaux de nuances rosées. Dans le silence ambiant, la douceur irrégulière du clapotis invite à la méditation. La tranquillité est parfois troublée par le vrombissement de la vedette de la Douane qui ramène à la réalité. Arme déhoussée elle vient se cacher dans les roseaux du fagnard de Beychevelle qui s'assombrit. Il existe une contrebande importante de cigarettes.

J'ai une meilleure raison d'attacher un regard admiratif sur ces roselières. Elles ont abrité des combattants de grande envergure dont le courage et l'abnégation méritent le souvenir. En décembre 1942 un commando de la marine anglaise a pour mission d'endommager des navires au service des Allemands dans le port de Bordeaux. L'opération Frankton. Cinq kayaks avec deux hommes à bord sont mis à la mer depuis un sous-marin au début de la nuit kayaks avec deux hommes à bord sont mis à la mer depuis un sous-marin au début de la nuit au large de Montalivet. Au passage de la pointe de Grave les équipages de deux d'entre eux périssent noyés ou sont repris et fusillés. Les trois autres remontent l'estuaire à la faveur des nuits.

Ils passent une journée dissimulés dans le Fagnard de Beychevelle qui est sous mes yeux. Après une nouvelle étape, ils réussissent à placer des mines sous les coques de six navires. Ceux-ci sont hors d'usage, mais les quais où ils sont amarrés sont inutilisables. Mission accomplie quatre combattants rejoignent la terre ferme dans le petit port du Bernu à Saint-Genès-de-Blaye. J'apprendrai par la suite, conduits par Olivier Bernard dans une cabane de vigne isolée près du lieudit Espangle, ils sont ravitaillés avec la complicité d'un boulanger blayais, membre d'un réseau de résistance, par Pierre Gacis, directeur de l'école de Saint-Genès, à quelques centaines de mètres de la cachette. Deux marines seulement regagneront l'Angleterre. Ils reviendront en 1966 sur les lieux de leur exploit pour y être honorés. Une plaque sur les quais de Bordeaux, une stèle à Montalivet et plusieurs monuments au long de l'estuaire rappellent l'héroïsme des participants au raid. Herbert Hasler et Bill Sparks survivants de l'opération Frankton sont honorés à Bordeaux lors d'un retour en 1966. À cette occasion Mme Gacis découvrira l'explication à la mystérieuse disparition de son garde-manger d'un pâté de lapin qu'elle avait cuisiné la veille.

LE MARIN

Sur une ile le régisseur est le personnage important. Il est l'autorité et peut être amené à l'exercer s'il existe des différends entre les ouvriers ou les familles. Il bénéficie d'un logement indépendant et plus confortable. Il dispose du téléphone. Le propriétaire vient rarement, soit pour la prise de décisions majeures, soit pour le règlement de questions financières qui échappent à la compétence du régisseur. Ce dernier est mandaté pour le fonctionnement et la gestion de la propriété qui à Bouchaud est constituée par la totalité des terres endiguées. Lors de l'achat par la SERFO, Société d'exploitation de ressources forestières, M. Lagarde, ancien officier des Eaux et forêts, est chargé d'organiser la plantation des peupliers. Son séjour sur l'ile est entrecoupé de fréquents voyages à Paris. Le régisseur en place reste le « patron » de l'exploitation, de l'organisation du travail. Tout le personnel est sous ses ordres.

Cependant le marin a un emploi à part. Des horaires fixes ne sont pas compatibles avec les marées, les conditions atmosphériques et de navigation. La nature de son travail lui accorde une certaine autonomie. Il est le lien avec la terre ferme. Le ravitaillement dépend de lui. Tâche prioritaire lundi, mercredi, vendredi, il consacre la matinée à Blaye pour effectuer principalement les achats alimentaires ou toute autre commission qui lui a été confiée. Chaque famille lui remet la liste de ce qui lui est nécessaire dans l'immédiat, du pain à la pharmacie. Les emplettes plus personnelles attendront le marché du samedi. Il peut aussi être chargé d'achats pour la propriété, mais ceux volumineux ou nécessitant de l'aide pour le transport seront effectués les jours intermédiaires. Il doit bénéficier d'une grande confiance pour cela et aussi pour ses qualités de marin.

Il n'a point de casquette galonnée, mais il est maitre à bord. Les traversées sont généralement calmes. Il arrive pourtant qu'un vent violent opposé au courant de la marée agite fortement les flots surtout près de la citadelle de Blaye. Le fleuve a ses pièges avec ses courants, ses hauts-fonds. Le brouillard est le plus redoutable. Dans un environnement cotonneux sans repères le passage qui d'ordinaire prend une vingtaine de minutes peut durer le double de temps et créer un sentiment d'angoisse. Une fin d'après-midi alors que la baisse de luminosité rendait le brouillard plus opaque et inquiétant, il nous est arrivé de chercher longuement le point d'accostage où nous devions embarquer des chasseurs. Ceux-ci sans nous voir, mais entendant le bruit du moteur lors de nos allées et venues nous ont hélés. C'est à l'oreille que Marcel a piloté le bateau jusqu'à eux. Durant mon séjour je n'ai pas eu à rester un weekend sur l'ile comme certains collègues ont eu à le faire quelques années auparavant. Les circonstances météo n'ont jamais empêché notre marin de nous conduire à bon port.

Le marin assure la maintenance, la propreté et le bon état de marche des embarcations dont l'une au moins doit être disponible à tout moment. Il est arrivé qu'un bébé soit gravement malade. Dans l'après-midi le docteur appelé, par ailleurs maire de Blaye et médecin-capitaine des pompiers, est en tournée dans la campagne. Après plusieurs communications téléphoniques, il est joint chez l'un de ses patients. Rendez-vous donné au port de la Belle Étoile à Saint-Androny, le marin va le chercher. La visite terminée, le médecin se fait raccompagner à Blaye. Vendredi, je profite du voyage. Je comprends pourquoi il lui est indispensable de passer chez lui. Il doit changer de tenue avant de reprendre son travail. Non seulement les chaussures, mais aussi le costume sont bons pour le nettoyage. La visite lui aura plus couté que rapporté. Il reste ensuite à notre marin, avec sa voiture, de reconduire le médecin au point de départ pour qu'il y retrouve la sienne. Et de rentrer à Bouchaud. À quelle heure ?

La responsabilité du marin ne se limite pas à la barre. Pour la sécurité des embarquements ou débarquements, il doit assurer le nettoyage de l'estacade. Celle-ci, en l'absence de ponton, est un simple plan incliné sur pilotis, perpendiculaire au rivage qui s'avance dans l'eau pour être accessible, quelle que soit la hauteur de la marée. Le reflux y abandonne un dépôt limoneux glissant. Le plus haut de la marée reste marqué par le dépôt en ligne de débris végétaux flottés, brisures de roseaux, branchages morts ou détritus divers qu'il convient de balayer. Lors des

marées à fort coefficient, il est une zone où il ne peut rien sinon prévenir ceux qu'il accompagne, ces quelques mètres détrempés entre l'estacade et le sommet empierré de la digue.

Le phénomène des marées qui nous est familier est une surprise teintée d'incompréhension pour des non habitués. Ainsi cet ouvrier venu du Jura lors de la plantation des peupliers. Il arrive un soir d'hiver, il fait déjà noir. À Blaye il embarque de plain-pied, à Bouchaud il retrouve la terre sans noter de différence de niveau. Le lendemain matin il accompagne le marin pour ramener des matériaux. Quand il arrive à la côte, il n'y a plus d'eau, plus le bateau qui était là hier soir. Il n'y a que des roseaux et de la vase. Ce n'est pas possible, il n'a pas rêvé. Il n'a pas eu à remonter cette pente depuis le bateau qui est là, maintenant tout au bout, en bas. Où est l'eau qui était là hier soir ? Pendant la traversée Marcel le marin va lui donner des explications. Même si au retour il est rassuré d'avoir vu l'eau commencer à revenir, ce n'est pas suffisant pour calmer ses interrogations. Pendant le repas il nous en fait part et me presse de questions, ne suis-je pas censé être le détenteur du savoir ? Comment faire comprendre cette variation de niveau qui selon les phases lunaires peut atteindre une hauteur de 4 à 5 mètres ?

L'emploi de marin n'est pas sans risque même hors navigation. Pour preuve le drame qui a frappé Sans-Pain cet hiver-là. Le marin a péri noyé. A-t-il glissé sur l'estacade en rejoignant son bateau dans le noir des journées les plus courtes ? A-t-il perdu l'équilibre sur le bateau ? Jusqu'à ce que son corps soit retrouvé, les traversées se faisaient en silence, au plus près des berges, les scrutant avec un mélange d'espoir et de crainte de découvrir l'horrible vision. La solidarité iloute commandait. Il y a aussi des compensations parmi lesquelles l'autonomie et la chasse. Le fusil est à bord et les canards qui passent à portée sont en danger.

Le ravitaillement matériel est assuré par le marin. L'ancêtre de la Poste, les PTT pour Postes, télégraphes et téléphones, assume sa mission, l'acheminement du courrier et les services de son ressort. Tous les deux jours, un sous-traitant possédant un bateau dessert Sans-Pain, Bouchaud, Patiras, le lendemain les iles Verte, du Nord, Cazeau. C'est le facteur des iles !

Les peupliers

La chasse et la pêche sont les loisirs privilégiés des ilouts. Je ne suis attiré par aucune des deux. Je n'ai pas connu l'ennui que certains m'avaient prédit. J'ai eu la chance de passer une année riche en évènements et découvertes. Bouchaud est encore la propriété d'une société civile, je fais connaissance de M. Merlet, notaire à Sainte-Foy-la-Grande qui en est l'administrateur et principal actionnaire. Au cours d'un retour à Blaye, il me dit avoir fait son dernier voyage à Bouchaud, l'ile est vendue. « Elle mérite une meilleure exploitation, vous allez voir du changement. » Quelques années plus tôt en application d'une politique d'encouragement à la production de vins de meilleure qualité par l'attribution de primes à l'arrachage, il a substitué à la vigne l'élevage de bovins. Les iles de l'estuaire connaissent leur essor à la fin du XIXe siècle quand le vignoble français subit les ravages d'un puceron originaire d'Amérique, le phylloxéra. Ce minuscule insecte de moins d'un demi-centimètre plante son rostre dans les racines des ceps de vigne. L'infection qui se développe sur la piqûre provoque la mort de la plante. Un désastre pour la viticulture française et le négoce du vin florissant à Bordeaux.

Les scientifiques cherchent à résoudre le problème par l'utilisation de produits chimiques. Les méthodes aux résultats les plus probants sont onéreuses pour être généralisées dans un monde agricole où règne la petite propriété. Des viticulteurs observent que les vignes plantées dans les *palus*, appellation girondine des terres inondables en bordure des fleuves, résistent lorsqu'elles ont été noyées par les marées. L'avenir cultural est assuré, l'artichaut et la vigne vont être les deux mamelles des iles. S'il n'existe pas de données chiffrées sur la production de l'artichaut charnu de Macau, son succès a été assuré par sa qualité gustative. Des textes d'époque relatent les transports par gabares pour alimenter les marchés bordelais. Les statistiques pour le vin dont la déclaration de récolte est obligatoire sont significatives. L'évolution en constante progression prouve le bien-fondé des investissements réalisés sur les iles. Outre les plantations et la

construction du village, le forage de puits, les équipements de vinification, l’installation d’une voie ferrée étroite pour déplacer les barriques, seul contenant utilisé alors pour transporter le vin ont nécessité des fonds importants qui seront vite rentabilisés.

Selon le Conservatoire de l’estuaire de la Gironde, Bouchaud produit 70 tonneaux en 1886, 400 en 1908, 4 600 en 1922 ! La progression est éloquente. Même sans savoir que le tonneau, mesure traditionnelle du négoce bordelais toujours en vigueur, correspond à 4 barriques de 225 litres, soit 9 hectolitres. Les profits peuvent expliquer le déploiement d’un certain apparat, château, parc, chapelle, électricité. La période faste ne dure pas après la deuxième guerre mondiale, même si Bouchaud en 1949 met 450 tonneaux sur le marché. La lutte antialcoolique, l’évolution de la société et la recherche d’une meilleure qualité ajoutées à la concurrence des vins d’Algérie et Maroc modifient les conditions du marché. L’arrachage des plants hybrides créés pour résister au phylloxéra est obligatoire, il est encouragé par des primes d’état pour ceux dont le vin ne trouve plus sa place dans le commerce.

Tout le vignoble de Bouchaud très productif en quantité a disparu. Les terres sont devenues pâturages pour une cinquantaine de vaches d’élevage. Quatre ou cinq laitières pourvoient à la consommation locale de lait. La femme du régisseur convertit le surplus en fromage qui est consommé sur place. La SERFO achète Bouchaud au cours de ce dernier trimestre 1958. Son représentant attaché sur l’ile, M. Lagarde prend comme moi ses repas à la table du régisseur. Nous échangeons beaucoup. J’apprends que cette société est la filiale d’un organisme international créé à l’issue de la guerre 1914-1918 afin de financer les remboursements d’emprunts alliés émis pendant le conflit. Il détient le monopole de la fabrication des boites d’allumettes qui à l’époque sont en bois.

D’après M. Lagarde, la SERFO possède et exploite des terres en Europe et en Afrique pour la culture de peupliers ou autres essences utilisées dans la production de bois déroulé. La société dispose de capitaux et de moyens tant humains que techniques extrêmement importants, hors de mesure avec les conceptions traditionnelles d’une exploitation agricole locale. Les bureaux parisiens dans une tour du tout récent quartier de la Défense à Paris sont, me dit-il, en liaison constante par téléscripteurs, on est encore très loin d’imaginer Internet, avec les principales bourses du monde pour suivre au plus près l’évolution des cours du bois.

Des administrateurs, certains Belges ou Suédois, viennent parfois en visite. Plus que le temps d’accès à l’ile depuis Mérignac, ils n’apprécient pas les conditions d’arrivée ou départ sur le « peyrat », l’estacade souvent vaseuse. M. Lagarde est un temps chargé par le siège d’étudier la faisabilité d’un héliport. Pendant un repas, j’apprends qu’ils n’achèteront pas Sans-Pain mise en vente. L’étude réalisée à Paris sur la création et le mouvement des iles de l’estuaire montre que les terres arrachées, et qui continuent de l’être, à la pointe sud de Sans-Pain après la rupture de la digue l’hiver passé, se déposent notamment sur le vasard nord de Bouchaud. « Pourquoi acheter ce que la nature nous apporte ? » teinté d’un fort accent belge. Ce vasard sera endigué une dizaine d’années plus tard, ainsi que celui qui sépare Bouchaud de Sans-Pain qu’ils ont fini par acquérir.

D’entrée la SERFO annonce son intention de procéder à la plantation de 15 000 peupliers pendant l’hiver à venir. Les ilouts sont très dubitatifs devant ce programme. Planter des arbres, pourquoi pas. 15 000 avant l’été, c’est à voir. Fiers de « leur terre qui colle à son homme » selon leur propre expression, ils ironisent sur les prévisions. Quand en ce début de saison hivernale très pluvieuse ils commencent les repérages et plantent de premiers jalons pataugeant dans la boue, ils sont chaque jour plus convaincus qu’il sera impossible à un tracteur de travailler dans ces conditions. « On voit bien qu’ils ne connaissent pas nos iles ! » On verra très vite qu’eux-mêmes ne connaissaient pas l’évolution des techniques. La sylviculture n’a jamais été pratiquée sur les iles de l’estuaire. Fort de son expérience M. Lagarde essaie de les persuader. En vain, il n’est pas ilout, il ne peut pas savoir.

Il annonce que la SERFO déplace une machine depuis la Belgique ou la Hollande. « Ça marche peut-être là-bas, mais ici sur nos terres, on va voir ça. » Au débarquement l’engin suscite la surprise. Inconnu jusque-là, de marque Unimog, il ressemble plus, sa couleur vert-sapin aidant, à

un véhicule militaire qu’à une machine agricole. Une cabine aux lignes anguleuses devant un court plateau carré muni de ridelles, haut perché, quatre roues motrices de taille normale, muni d’un réducteur de vitesse très démultiplié qui lui évite de s’embourber, il porte suspendue à l’avant une énorme vrille. Les deux Flamands qui le conduisent ne parlent que très peu le français, mais ils vont creuser jusqu’à 800 trous d’un mètre cube par jour, qu’il pleuve ou non ! C’est déjà impressionnant.

Ce jour-là nous sommes encore à table quand les voisins de Sans-Pain viennent solliciter de l’aide pour sortir d’affaire un tracteur enlisé jusqu’aux essieux dans le vasard. Bouchaud veut envoyer les deux tracteurs et de longs câbles pour tirer depuis un sol ferme. Les Belges qui ont fait des progrès en français comprennent la situation et proposent leurs services. Les tracteurs de Bouchaud vont suivre, ils pourraient être utiles. Ce n’est pas la peine selon eux. Ils avancent leur engin près du tracteur embourbé, le prennent en remorque et lentement le retirent de la vase comme on le ferait d’une aiguille plantée dans une motte de beurre. De mémoire d’ilouts on n’avait jamais vu ça. Les performances cumulées de cet engin d’un nouveau genre mettent fin aux doutes et laissent place à l’admiration. La terre des iles est vaincue. Le planning sera tenu, les arbres plantés.

La conception d’une exploitation agricole dirigée par des financiers a de quoi surprendre. La comptabilité parisienne ne vit pas avec la nature, elle réclame des recettes sur son bilan. La coupe des peupliers est prévue dans trente ans. Dans cette attente la terre doit produire un revenu annuel. Il est décidé de semer du maïs aussi longtemps qu’il sera possible entre les rangées d’arbres. La saison avance, il n’y a pas de temps à perdre pour labourer et semer. Pour cela on engage du personnel, il est logé dans le château, la table du régisseur s’allonge. On fait tourner les deux tracteurs 24h sur 24, les ouvriers, essentiellement ceux venus en renfort, se relaient en 3 x 8. Pendant une quinzaine de jours, le silence habituel des nuits est troublé par le ronronnement des tracteurs. Je vois lever le maïs, mais à l’automne je ne serai pas là pour assister à la récolte. En attendant la vente de celle-ci, les comptables insatiables veulent des recettes immédiates. Des platanes ornent de chaque côté les 400 mètres de l’allée qui conduit de l’estacade au village. Le parc qui peut justifier l’appellation de château pour la maison bourgeoise surélevée recèle certains arbres d’essence assez rare. Ce sont les seules productions de l’ile disponibles à la vente sur le champ. Pas de sentiment esthétique. Sitôt dit, sitôt fait. Une entreprise rase le tout en quinze jours. Tout. Sauf deux cèdres.

Un moment il fut envisagé de semer des aulnes, couramment appelés vergnes dans la région, arbre endémique des sols humides. Un soir après le repas j’ai accompagné M. Lagarde dans le comptage des graines, minuscules boulettes noires d’une taille comparable au point qui termine cette phrase. Sur une feuille blanche, à la pointe d’un couteau on les regroupait par dix, puis par cent et on repliait la feuille sur elle-même. Quinte de toux interdite ! Il s’agissait de déterminer le nombre de graines dans un gramme. Je l’ai su, je l’ai oublié, c’était plusieurs milliers.

Un autre projet important a fait l’objet du déplacement de deux administrateurs. Accompagnés de M. Lagarde ils vont soumettre leur proposition au Port autonome de Bordeaux (PAB). Témoin des conversations je suis impressionné par l’opération envisagée qui met en évidence les dimensions et les capacités de la SERFO. Les études sur les courants et déplacements des vases effectuées lors de l’achat éventuel de Sans-Pain ne sont pas restées enfouies au fond d’un tiroir.

Il a été observé que des digues immergées pour dévier les courants ont été construites de longue date. Une, pointe sud de l’ile Cazeau, en Garonne, a retenu leur attention. La SERFO propose à ses frais de surélever jusqu’au hors d’eau et de prolonger cette digue jusqu’à la rive gauche. Son objectif est d’empêcher le passage des eaux entre la terre médocaine et cette longue réunion d’iles qui se termine par l’ile Verte au Nord, pour en faire un bras mort de l’estuaire. Argument avancé favorable au PAB, le détournement des courants diminue le dépôt d’alluvions dans le chenal de grande navigation. En contrepartie la SERFO obtiendrait un droit de propriété ou d’exploitation sur les terres émergées par l’envasement du cul-de-sac. Plus d’une centaine d’hectares.

Le régisseur et moi obtenons plus de détails de M. Lagarde après le départ des gestionnaires. Vu l'état du vasard entre Sans-Pain et Bouchaud toujours inondable, nous évoquons le temps nécessaire avant l'utilisation possible de terres émergées. C'est calculé dans l'étude du projet. Le dépôt des vases augmente avec la salinité de l'eau. Quelques tonnes d'un sel utile à l'amendement des sols activeront le dépôt de sédiments. Il faudra une dizaine d'années pour la mise en culture des premières terres. L'investissement est rentable. Des têtes pensantes ont élaboré tout ça dans des bureaux loin des réalités.

Le PAB a procédé à une étude sur place. Il lui est vite apparu que la concentration des eaux sur un seul bras de l'estuaire, si elle est favorable à l'entretien du chenal, ne manquera pas d'éroder la rive droite. C'est le sens de sa réponse quelques semaines plus tard qui ne donne pas suite à la proposition. Une douzaine d'années plus tard, la création de l'Europe met fin au monopole de la fabrication des boites d'allumettes, depuis confectionnées en carton. La SERFO n'a plus de raison de cultiver des peupliers, elle vend les iles à des céréaliers.

Tout au long de l'année scolaire, les diverses activités, visites d'administrateurs, allées et venues de personnel, ont créé une animation qui a largement contribué à me distraire de la solitude que j'aurais pu ressentir. Les conversations que j'ai entendues et certaines auxquelles j'ai pu participer m'ont beaucoup appris sur un monde qui m'était inconnu. Un monde où se sont confrontés deux modèles de société.

Celui des ilouts, société rurale humble au sens premier du mot « près de la terre ». En cette moitié de XXe siècle, elle dispose de l'électricité et du téléphone comme les autres. Elle est simplement heureuse sur son ile, au plus près de la nature, au rythme des saisons. Elle sait les difficultés de travail que lui impose « sa » terre. Elle les subit, s'en accommode depuis des décennies, s'adapte en fonction du temps.

Celui régi par la finance, société urbanisée, en costume-cravate, cantonnée dans des bureaux. Elle exploite au sens péjoratif du verbe « la terre de loin ». Elle raisonne en termes de rentabilité, impose à la terre qu'ils ne connaissent pas une obligation de résultat. Insensible à l'apport au cadre de vie d'une longue allée d'arbres, elle imagine un héliport, qui ne sera jamais réalisé, pour éviter de salir ses chaussures.

LA CHASSE À LA TONNE

La chasse sur l'ile est essentiellement la chasse à la tonne. La tonne ? Il faut y voir une ressemblance avec un tonneau. Dans une zone non endiguée donc inondable aux marées les chasseurs ont ménagé au préalable une mare, le *blanc*. Sur un côté ils disposent la tonne.

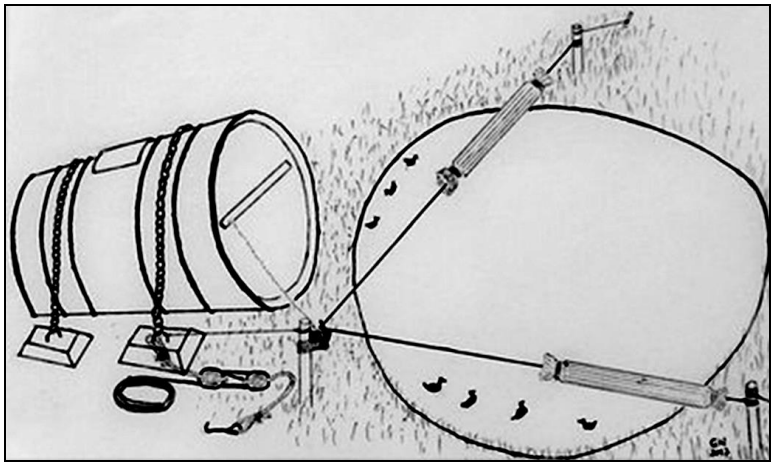
À l'origine la réalisation la plus facile d'un abri étanche et insubmersible était une sorte de cuve fermée aux deux extrémités, d'une longueur de 2,50 m et 2 m de diamètre environ. Posée à l'horizontale sur la vase, solidement ancrée pour ne pas dériver lors de la montée des eaux, dissimulée sous des branchages, on y pénétrait par une trappe située à la partie supérieure. Le bas garni de paille offrait un confort relatif à deux ou trois chasseurs pour guetter la pose des canards par une longue, mais étroite ouverture, le guichet. Celui-ci permettait d'y glisser le canon de fusil au malheur des migrateurs sensibles au cancan des appeaux, des canes d'élevage placées sur les côtés de la mare avant le coucher du soleil. La chasse à la tonne est une chasse de nuit.

Enfant pendant la guerre 1939-1945 j'ai vu fabriquer une tonne. Mon père, menuisier, fabriquait des douils, cuveaux d'un mètre de haut et de diamètre pour transporter la vendange. Une tonne est une affaire de dimensions et un fond supplémentaire. Félicien, son ami forgeron, assurait la partie cerclage et ancrage. Ils ont fabriqué cette tonne pour l'installer à Patiras Terre du Sud dont ils connaissaient le régisseur.

Dès l'invasion allemande en 1940 les fusils avaient été confisqués, la chasse interdite. En cette période de restrictions alimentaires se procurer clandestinement quelque supplément allait de soi, les canards en migration pouvaient être un appoint. Félicien possédait une yole. La construction de la tonne, son transport par flottaison, son installation posaient peu de problèmes. L'essence rare obligeait à rallier Patiras depuis Bourg à la voile ou la rame. Restait à trouver le moyen de capturer les canards. Il n'était pas envisageable de ressortir des fusils soigneusement cachés, les tirs la nuit ne seraient pas passés inaperçus. Discrétion indispensable.

Qui de l'équipe a eu l'idée de la guillotine ? Sans doute au souvenir de cette pratique d'abattage où l'on tranchait le cou du canard qui, disait-on, continuait à courir sans tête. Comment décapiter en silence les canards posés sur la mare ? L'inventivité en route s'arrête sur un filin d'acier tiré violemment par de puissants sandows. Le câble placé à une hauteur judicieuse passera au-dessus du corps du canard pour l'atteindre à la tête. Le forgeron se charge du filin. Le menuisier a un copain d'enfance, camionneur, qui a conservé un lot de chambres à air inutilisables après crevaison. Des lanières obtenues par découpe dans ce latex de qualité d'avant-guerre, réunies en nombre et placées de part et d'autre des extrémités du filin peuvent exercer une force importante. Un palan est nécessaire afin de tendre le système. La mise au point du mécanisme pour retenir le filin et le libérer sur commande aboutit après bien des tâtonnements. La chasse peut commencer.

Quelques canards ont parfois perdu un peu plus que la tête, mais des repas ont été améliorés. Je crois aussi que la satisfaction d'avoir outrepassé un interdit donnait une saveur supplémentaire à ces tableaux de chasse. 15 ans plus tard, la situation est différente, les ilouts ne chassent pas pour compenser des privations alimentaires et les tonnes ont perdu leur forme originelle. Parfois construite en bois ou béton elles offrent plus de confort. Dissimulées sous la végétation, les roseaux, les branchages, elles sont plus spacieuses. Les ilouts chassent par tradition. Le gibier est une amélioration appréciée de leurs repas. Quand le tableau de chasse est important, c'est aussi une source de petits profits. Les restaurants blayais ou des particuliers de leurs connaissances, amateurs de sauvagine, achètent volontiers cols verts, sarcelles d'hiver, voire outardes canepetières à la chair renommée.

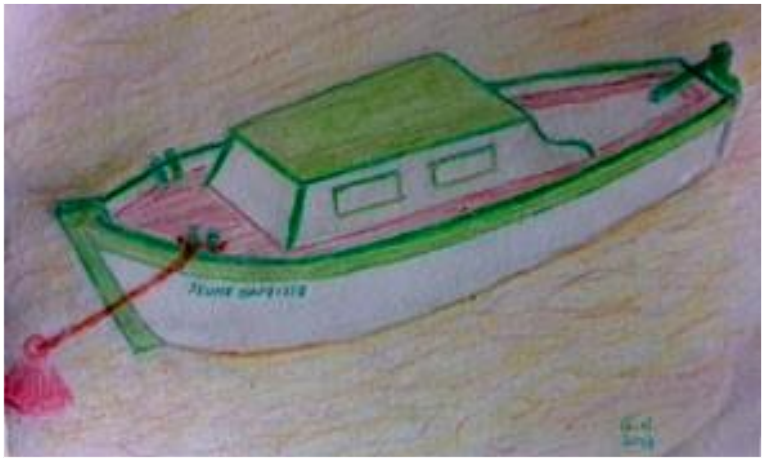


LES SORTIES

Les bonnes relations que j'entretiens avec le représentant de la SERFO m'autorisent à demander la possibilité d'utiliser le bateau un après-midi pour conduire les enfants en visite à l'école de Saint-Genès selon la disponibilité du marin et l'heure de la marée. L'entente avec mes collègues est acquise d'avance. Au jour dit l'*Étoile de Bouchaud* nous amène sur la rive de Segonzac, hameau de Saint-Genès, au plus près de l'ile. Là, pas d'estacade, débarquement précautionneux sur quelques pierres, réussi sans chute ni glissade. Deux kilomètres nous séparent encore de l'école. Le premier dans les terres de palus ne diffère pas de l'environnement habituel, alors que le second serpentera exclusivement dans le vignoble que les enfants, à l'exception des deux ainés, n'ont pas connu sur l'ile.

Une route sépare ces deux zones. Avant de la traverser pendant que je prodigue les recommandations de prudence j’aperçois une voiture qui arrive sur cette longue ligne droite. On attend, on reste bien sur le côté. J’ouvre l’œil plus précisément sur la plus jeune. Je la vois figée. Son regard suit la voiture qui approche rapidement. Au passage de la Dauphine orange elle esquisse un léger mouvement de recul, mais ne la quitte pas des yeux jusqu’à ce qu’un lointain virage la dissimule. Bientôt 6 ans, elle découvre l’automobile. Depuis son retour de la maternité, c’est sa première sortie de l’ile.

Les enfants sont fêtés à leur arrivée. Trois classes à visiter, plus grandes et lumineuses que la leur. Chacun voulait prendre un visiteur sur son banc pour s’en faire un copain ou une copine. La classe de la directrice présente un intérêt supplémentaire. Un chasseur du village, M. Petitgars, talentueux taxidermiste amateur a fait don à l’école d’une importante collection d’animaux, surtout d’oiseaux fréquents de l’estuaire, naturalisés dans des attitudes vivantes. Dans les vitrines qui meublent le fond de la classe, plus de 80 pièces sont exposées. Quelques-unes ont été sorties. Les élèves de Fin d’études rompus à cet exercice présentent dans une quasi-indifférence les raretés de ce petit musée. Entre autres, une cigogne noire, un mergule nain, que des tempêtes ont égarés sur nos rivages. La variété de canards sauvages leur est familière, des ilouts ne confondent pas une sarcelle avec un canard, le colvert, ils ne s’attardent pas. Ils admirent le héron perché dans un équilibre instable sur une branche prêt à saisir du bec une proie dans une eau imaginaire. Les bouches restent bées devant le naturel de deux renardeaux qui semblent jouer tels des chatons sous le regard de leur mère. Un goûter réunit tout le monde dans la cantine avant l’heure de sortie. Pour le retour, le marin a proposé de venir nous chercher en voiture pour un embarquement à Blaye plus aisé. Les langues alors se délient, il y a matière à raconter.



Les travaux de rénovation du *Jeune Baptiste* sont terminés. Bordages remplacés, mécanique revue, le bateau symbolique l’ile Bouchaud calfaté et repeint de frais vert et blanc a été remis à l’eau. Long d’une douzaine de mètres, partiellement recouvert d’un rouf pour abriter les passagers, il offre plus de rapidité, confort, commodités, et surtout de sécurité que ses « seconds », l’*Étoile de Bouchaud* plus adaptée au transport de matériaux et le petit canot. Il est question de l’inaugurer. Comment ? Pour aller où ? Quelqu’un avance l’idée d’une sortie avec pique-nique. Une visite de la citadelle de Blaye dont tous connaissent les remparts vus du fleuve et depuis les allées où se tient le marché, mais peu y sont entrés. Trop familier, le bateau permet d’aller plus loin.

Bordeaux ? C’est faisable en trois heures confirme le marin. J’explique. Le dernier dimanche de juin se tient au Parc Bordelais la kermesse des écoles avec entre autres attractions un défilé de chars fleuris. La remontée du fleuve, la traversée de la ville, le spectacle final sont des découvertes profitables aux enfants qui convainquent les parents. M. Lagarde très favorable à cette initiative donne son accord pour l’utilisation du bateau, mais bon gestionnaire pose le problème du cout de l’essence. Envisagé sous l’angle d’une sortie scolaire la mairie de Saint-Genès sollicitée ne dispose pas d’une ligne de son budget susceptible de prendre cette dépense en charge. Ma collègue, secrétaire de mairie, plaide notre cause pour attribuer par exception une somme très modique à la deuxième école de la commune qui, équipée depuis longtemps, ne coute rien au budget depuis plusieurs années. Particulièrement bienveillant à l’égard de l’École, le conseil municipal compréhensif trouve une combinaison pour fournir les espèces nécessaires à l’achat du carburant. Un propriétaire complice aura vendu à la commune pour l’entretien de la

voirie un mètre cube de pierre qu'il retire de ses vignes et en rétrocèdera le montant. Chut ! Il ne faut pas le dire.

Dimanche 28 juin 1959, 8 heures, sous un soleil prometteur d'une belle journée, embarquement sur le *Jeune Baptiste.* Le régisseur, le marin bien sûr, leurs épouses, leurs enfants m'accompagnent. Les deux autres familles nous ont confié leurs quatre filles. Malgré mes recommandations de ne pas faire de frais vestimentaires, les filles en particulier arrivent vêtues de neuf comme pour aller à la noce. On a tenu à honorer cette sortie exceptionnelle. La remontée du fleuve, Blaye dépassé, permet de découvrir un aspect des côtes différent de celui qu'ils ont l'habitude de voir. La rive habitée, fleurie, de Marmisson, dominée à flanc de falaise par les maisons installées dans les carrières d'où l'on tirait la pierre de construction est le premier émerveillement. Je ne crois pas avoir employé le mot troglodytique. Nous coupons les eaux de la Dordogne, croisons le Bec d'Ambès et quittons la Gironde.

En Garonne, si à droite l'ile Cazeau ne présente pas de nouveauté pour retenir l'attention, à gauche les installations de la raffinerie de pétrole et la flamme de sa torche impressionnent. Plus loin ce sont les deux premières cheminées de la nouvelle centrale électrique et leur centaine de mètres de hauteur. Au fur et à mesure de la progression les installations portuaires s'intensifient, appontements, grues, entrepôts, cargos à quai remplacent les paysages de verdure coutumiers. Depuis la Garonne Bordeaux alors n'offre pas le spectacle que découvrent aujourd'hui les touristes grâce aux Bat[3]. Le temps n'est plus où depuis les terrasses aménagées sur des hangars j'assistais à la manœuvre conjuguée de deux grues pour placer une locomotive à vapeur sur un cargo à destination de l'Afrique. Les paquebots qui desservaient le Maroc et l'Afrique équatoriale ont cédé leur clientèle à l'avion. Les quais connaissent encore une certaine animation d'import-export. Toute une ligne de grues témoins de l'activité passée reste au service de quelques cargos.

La richesse architecturale des immeubles de la rive droite se dérobe derrière la succession de hangars dans lesquels sont entreposées les marchandises débarquées ou en attente d'embarquement. Ceux-ci s'interrompent pour laisser admirer le Palais de la Bourse aux façades noircies par le temps auxquelles un ravalement ultérieur donnera l'éclat que nous lui connaissons. Après le passage sous le pont de pierre, avant la passerelle du chemin de fer construite par Gustave Eiffel, notre marin accoste au port de batellerie. Une zone d'activités diverses est dominée par les trémies des marchands de sables et graviers que des bateaux vont pêcher en amont dans la rivière sans savoir qu'ils détruisent les frayères, lieux de ponte des poissons. La majestueuse la flèche Saint-Michel émerge des toits des immeubles.

Commence la traversée de la ville, les rues succèdent aux rues. Il n'est pas question de prendre le bus, on veut voir LA VILLE. Immeubles, magasins, monuments, trottoirs pavés, le dépaysement ! Pour la plus jeune, des voitures de toutes sortes. Et les parents ne sont pas les moins intéressés par cet univers qui sans être inconnu ne leur est pas familier. Arrêt pique-nique et repos sur des bancs ombragés près des ruines du Palais Gallien, le plus ancien monument sans trop aborder les détails historiques. En découvrant le portail principal du Parc Bordelais, les grilles en fer forgé suscitent l'admiration de petits et grands. Ces derniers évoquent la raréfaction des artisans qui réalisaient ces travaux à l'instar des charpentiers de marine qu'il n'a pas été facile de trouver pour venir sur l'ile rénover le *Jeune Baptiste* resté de longs mois sur tins dans un hangar. Des trois ouvriers qui ont accepté d'effectuer la rénovation un seul, l'ancien, avait eu la formation de charpentier de marine. L'entrepreneur et

son compagnon, charpentiers du bâtiment, travaillaient sous sa direction. Ceux-ci avaient accepté le chantier parce que chasseurs passionnés, cela leur donnait un accès à l'ile.

La kermesse et les divertissements qu'elle offre ravissent les enfants. Le clou étant bien sûr le défilé de chars fleuris. Les écoles maternelles de la ville produisaient à longueur d'année des fleurs en papier crépon pour leur décoration. Cette manifestation au profit des Pupilles des écoles publiques connaissait un retentissement qui dépassait le cadre bordelais. Y participaient non seulement les écoles des banlieues, mais aussi celles de nombreux cantons du département. La tête pleine de souvenirs il faut penser au retour qui nous ramènera à Bouchaud à nuit noire. Certains n'ont pas attendu leur lit pour fermer les yeux. Que de souvenirs derrière les paupières !

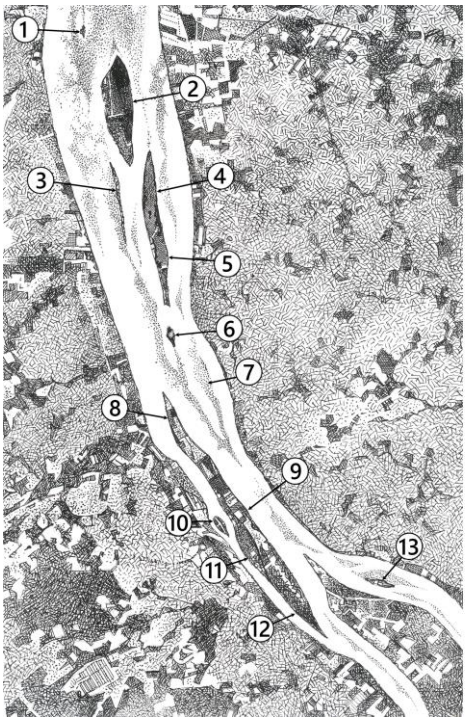
J'avais recommandé aux parents de laisser dormir les enfants, pourtant le lundi matin tous étaient présents dès 9h. Les deux derniers jours de classe, la parole, l'expression écrite et le dessin sont libérés. Les vacances survenant ont limité l'exploitation de cette sortie. J'espère qu'elle aura laissé son empreinte dans leurs mémoires.

REMERCIEMENTS

Merci à vous tous d'avoir au cours de cette journée illuminé mon retour aux iles. J'y revenais avec joie, sans la moindre appréhension. Je dois avouer qu'une émotion m'a gagné lorsque quittant Patiras nous longions Bouchaud. Ces deux squelettes de cèdres m'ont fasciné et réveillé des images enfouies.

Sollicitant ma mémoire vous m'avez embarqué sans l'imaginer dans un tout autre voyage, en solitaire, dans une époque à la fois lointaine pour vous et si proche quand je la remémore. Certains souvenirs sont estompés, mais il en est dont la précision est restée insensible à l'écoulement du temps. Ils sont vivaces et précis. Ce sont ceux-là que j'ai pris plaisir à revivre, oui, à revivre. Et à raconter.

ANNEXE : LES ÎLES DE LA GIRONDE



L'archipel de Gironde

1 île Trompeloup
(il ne reste que le phare)
2 île de Patiras
3 vasard de Beychevelle
4 île Bouchaud
5 île Sans-Pain ou Nouvelle
4 + 5 nommée également île Nouvelle
6 île Pâté
7 banc de Plassac
8 île Verte
9 île du Nord
10 île Margaux
11 île de Macau
12 île Cazeau
13 île d'Ambès

Cartographie Conservatoire de l'estuaire de la Gironde